

SAINT-JOHN PERSE

**LETTRES
À L'ÉTRANGÈRE**

TEXTES RÉUNIS
ET PRÉSENTÉS
PAR MAURICETTE BERNE

nrf

GALLIMARD



Édouard Vuillard : *Madame A.S.H.*, huile sur toile.
Collection particulière. © S.P.A.D.E.M., 1987

AVANT-PROPOS

De l'Étrangère, dans les *Œuvres complètes* comme dans les collections de la Fondation Saint-John Perse, riche pourtant de milliers d'annotations, feuillets et souvenirs, nulle autre trace que le *Poème* à cette inconnue dédié, dans tout son mystère baroque, avec la simple note accompagnatrice, énigmatique, affirmant un lien entre l'auteur et « *une amie étrangère qui connut aussi l'exil en Amérique* ».

En vain les plus fins limiers de l'histoire littéraire avaient-ils fouillé les bibliothèques. Récemment débusqué par Arthur Knodel, un premier état manuscrit ne livrait rien de l'essentiel : qui était cette femme et qui fut-elle donc ?

Par un de ces caprices qui consternent ou exaltent les chercheurs et les curieux – *habent fata sua libelli* – le Démon des archives avait conservé, intactes, les lettres de Saint-John Perse à l'Étrangère, au lieu logique où elles devaient se trouver, dans les archives de ses neveux. Mais, comme la lettre volée d'Edgar Poe, le maître à penser du jeune Alexis, ces lettres, faute d'indices patents et de signature explicite, demeuraient à la fois visibles et invisibles.

Il a fallu en 1982 le hasard d'une exposition sur Giraudoux à la Bibliothèque Nationale, la perspicacité de Mauricette Berne et l'assentiment des légataires pour que ce trésor enfoui trouve son premier inventeur. Car, trois ans plus tard, grâce à des investigations totalement indépendantes menées sur le terrain, Jean-Louis Cluse et Sylvia Desazars de Montgailhard allaient aboutir à la même identification et remonter, avec une longueur de retard, aux mêmes sources.

La lecture de ces lettres nous apprend encore que les amis de Saint-John Perse à Washington connaissaient d'autant mieux Rosalia Abreu, que plusieurs journaux américains donnèrent son identité après la publication du *Poème*; que la famille de Saint-John Perse l'avait admise dans le cercle des intimes, bref que la science des uns pouvait paradoxalement aller de pair avec l'ignorance des autres.

Ce n'est qu'au printemps de 1985 que tous ces fils épars depuis un demi-siècle se sont brusquement noués et qu'une lumière aveuglante succéda aux ténèbres. Cette lumière, fallait-il la garder sous le boisseau?

Les héritiers de Saint-John Perse, d'abord surpris comme dans une embuscade, une fois passé le premier choc, tinrent à peser scrupuleusement le pour et le contre. Une chose est de publier de temps en temps quelques missives inédites utiles à l'intelligence d'un poème, une autre d'ouvrir d'un trait un aussi vaste tiroir secret, dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence.

Trois raisons ont mené à la décision finale. Comme on vient de le lire, ce secret, malgré les apparences, n'en était

pas un. Pour la mère du poète en tout cas, Rosalia Abreu fut une messagère authentique et fidèle en deux occasions cruciales au moins : au départ de son fils pour l'exil; lorsque la mort vint la prendre. En deuxième lieu, comparée aux correspondances que Saint-John Perse, après un tri minutieux, a choisi de ranger parmi ses œuvres, celle-ci ne déroge pas, bien au contraire. Elle en porte indubitablement tous les signes. En plus d'un passage, enfin, le lecteur attentif retrouvera des échos des poèmes et entrera dans la vie spirituelle de leur auteur. Tant il est vrai que pour un écrivain, quoi qu'il veuille ou dise, les mots ne se laissent pas aussi aisément partager entre la conversation privée et la proclamation publique.

Simple documents en un sens, à classer, malgré certains privilèges, parmi tant d'autres que le poète et son épouse avaient voulu conserver pour la postérité, ces lettres dressent aussi un étonnant monument littéraire qu'il eût été impardonnable de laisser inviolé. Doit être accompli – et nul, croyons-nous, ne nous démentira après avoir refermé ce livre – tout ce qui nous rapproche de l'homme et accroît la grandeur de l'écrivain.

ANDRÉ ROUSSEAU

Directeur de la Fondation Saint-John Perse

INTRODUCTION

Juillet 1935, au 33, rue de l'Université, dans le salon de son hôtel particulier, Lilita pose pour Édouard Vuillard. Le peintre, dans ses carnets ¹, note que Jean Giraudoux, leur ami commun, est présent à ces séances. Il observe que le temps lourd et la lumière d'orage rendent sa tâche difficile. Les recherches de couleurs aussi sont délicates... Août 1935, le tableau est terminé ² : dans l'atmosphère luxueuse et chatoyante de la pièce, les subtils camaïeux de violet, rose et rouge, éclairés par des touches de jaune, d'ocre et de vert, mettent en valeur la beauté brune du modèle, la belle étrangère. Elle faisait, au début du siècle, soupirer Jean Giraudoux, et « tout le clan naissant de la N.R.F. en était épris ³ », rappelle Paul Morand : Lilita surnom de Rosalía

1. Édouard Vuillard, Carnets, Bibliothèque de l'Institut, Ms 5398 Supp.

2. *Madame A. S. H.* Huile sur toile, 1 030 × 1 050 mm. Cf. *Exposition É. Vuillard*, Paris, Musée des Arts Décoratifs, mai-juillet 1938, n° 215, p. 38; et *Exposition Jean Giraudoux*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1982, n° 221, p. 61.

Voir la reproduction en frontispice de ce volume.

3. Paul Morand, *Giraudoux, Souvenirs de notre jeunesse*, Genève, La Palatine, 1948, p. 43.

Sánchez Abreu, devenue Madame Henraux après son mariage en 1921 avec Albert Henraux, naît à Paris même, en 1886, dans une riche famille cubaine dont les liens avec la France n'ont cessé de se renforcer depuis la fin du siècle dernier.

Au XVIII^e siècle, cette famille, de souche espagnole, avait quitté les Canaries pour s'installer à Cuba. Militaires, puis propriétaires, les Abreu figurent rapidement parmi les plus riches exploitants de l'île : le grand-père maternel de Lilita, Pedro Nolasco González Abreu y Jiménez (1809-1872), partage son temps entre ses vastes plantations et des œuvres de bienfaisance qui lui valent une renommée de philanthrope. Sa veuve Rosalía tombe malade en 1878. Elle vient consulter à Paris le célèbre professeur de médecine Joseph Grancher, accompagnée de l'aînée de ses trois filles, Rosa Contreras, jeune veuve de trente-quatre ans, et de Rosalía la benjamine, future mère de Lilita.

Joseph Grancher a trente-cinq ans¹. Il s'éprend de Rosa qu'il épouse l'année suivante. Ce fils de tailleur, de Felletin (Creuse), petit-fils de tailleur de pierre, est un médecin très réputé et courageux : il a été le seul à assister dans ses expériences antirabiques Louis Pasteur, qu'il appelle le « maître des maîtres ». Il l'a soutenu à l'Académie de Médecine et a contribué à la création de l'Institut Pasteur.

Son mariage avec Rosa le place à la tête d'une fortune confortable. Il l'emploie à s'établir luxueusement en différentes demeures, quittant le quartier des Halles pour la rue d'Anjou,

1. Jacques Roussillat, *La Vie et l'Œuvre de Jacques Joseph Grancher*, Guéret, 1964 (Faculté de Médecine de Paris, thèse pour le doctorat de médecine).

puis la rue Beaujon, et acquiert des propriétés à Malaga et à Cambo-les-Bains au Pays Basque, dont le climat est salubre à sa santé déficiente. C'est là qu'il fait venir, en 1900, Edmond Rostand dont il a sauvé la vie quelques années auparavant. Il n'oublie pas de mettre également sa science et sa fortune au service des malades¹.

Il sait, tout au long de son existence, rester un homme de grand cœur. Il est aidé en cela par sa femme simple, réservée, douce et pieuse, mais capable, comme lui, d'une généreuse hospitalité et d'une exceptionnelle bonté. Autour d'eux, parce qu'elle n'oublie pas son île natale, vient très vite graviter la colonie de jeunes Cubains momentanément isolés en France, jeunes médecins surtout, reçus en même temps que les personnalités du Tout-Paris². C'est sans doute dans la mouvance de son illustre beau-frère que la jeune sœur de Madame Grancher, Rosalía, rencontre l'un d'entre eux, Domingo Sánchez Toledo, qu'elle épouse à vingt et un ans, en 1883. De cette union naissent à Paris cinq enfants : René mort en bas âge, Rosalía, dite Lilita, le 11 octobre 1886 rue de Courcelles, Renée, Pierre et Jean.

Jusqu'en 1898, la famille vit à Paris. Rosalía, alors, se

1. En 1903, fut fondée l'Œuvre Grancher, œuvre de préservation de l'enfance contre la tuberculose. Reconnue d'utilité publique, elle existe encore aujourd'hui.

2. « C'est en souvenir de ce Foyer franco-cubain, qui fut pendant près de trente ans la seule " Maison de Cuba " à Paris, toujours ouverte à nos étudiants, que nous avons voulu, ma sœur et moi, donner le nom de notre tante à la Fondation que nous inaugurons aujourd'hui », dira, le 19 février 1933, Pierre Abreu, le jour de l'inauguration officielle du Pavillon cubain à la Cité universitaire, pavillon construit par le célèbre architecte Albert Laprade, ami de Giraudoux.

sépare de son mari ¹ et retourne à Cuba avec ses enfants. Au Havre, en juillet, l'oncle et la tante Grancher voient s'éloigner le bateau en pleurant. Ce couple sans enfant a reporté toute sa tendresse sur ses jeunes neveux, qui se retrouvent à La Havane au début de l'année 1899.

L'île est indépendante depuis 1898 ². La seconde sœur de Rosa Grancher, Marta, née en 1846, s'est montrée une indépendantiste farouche. Elle a épousé le futur premier Vice-Président de la République cubaine, Louis Estevez, et devient une des grandes figures de l'île; elle se consacre à la philanthropie, comme le veut la tradition familiale ³.

Dès son retour, la mère de Lilita fait de même. Mais elle a une autre passion : les animaux et, dans la demeure imposante, la « Quinta Palatino », qu'elle fait construire en 1902 après l'incendie du domaine familial, elle élève des singes. Elle devient une grande spécialiste, reconnue jusqu'en Amérique du Nord ⁴. Ses singes, trois cent cinquante environ à sa mort, iront alors dans plusieurs zoos.

Maîtresse femme, autoritaire, passionnée, de caractère dif-

1. Domingo Sánchez Toledo, naturalisé français, exerça la médecine à Paris où il mourut en mars 1918. Lilita et Pierre revirent leur père auprès du cercueil de Jean, mort au cours d'une permission militaire, en 1917.

2. « 1899. Guerre hispano-américaine et Traité de Paris mettant fin à la souveraineté de l'Espagne sur Cuba (1898) : deuil ressenti dans les vieilles familles françaises alliées à des familles d'Espagne. » Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1982, p. XI.

3. En 1895, à Cuba, on avait imprimé à sa gloire une plaquette où l'on célébrait ses multiples activités, en articles élogieux, compliments et poèmes.

4. Voir l'article de T. Everett Harré, « A Mansion for Monkeys, a Visit with One of the Strangest Women of Our Time », dans la revue américaine *Hearst's International Combined with Cosmopolitan*, New York, avril 1930.

*ficile, elle s'oppose souvent à ses enfants*¹. Dès leur retour de France, les deux filles sont pensionnaires à Saint Louis, dans le Missouri, au couvent de Maryville. Lilita est studieuse, sérieuse, presque mystique, elle tient un journal de vie intérieure, qui témoigne de ses aspirations, de son désir « de bien faire, de tendre vers un but élevé² ». La mort, en 1903, de sa jeune sœur Renée, âgée de quatorze ans, la bouleverse. Elle rejoint alors La Havane mais, rapidement, sa mauvaise santé l'oblige à quitter le pensionnat du Sacré-Cœur à El Cerro, avant même d'avoir terminé l'année scolaire. Elle se repose à la « Quinta ». Un voyage la ramène en Amérique du Nord, auprès de ses amies de pension. A vingt ans, en 1906, elle visite l'Europe, l'Italie surtout, Naples, Rome où sa tante la rejoint. En décembre elles se rendent à Malaga, au printemps à Cambo puis à Paris, où, en juillet 1907, Joseph Grancher meurt : « celui qui eut envers moi toutes les bontés, toutes les indulgences d'un père [...] à qui je dois les plus douces années de mon existence, les années passées auprès de toi dans le calme aimant de ta tendresse³ » rappellera-t-elle à sa tante en 1921, au moment de son mariage. Ne lui avait-il pas écrit, quelque temps avant sa disparition : « Garde-moi toujours un morceau de ton cœur et sois assurée, chère mignonne, que je t'aime à la fois comme un tonton et comme un papa⁴. »

Dès lors, Lilita s'installe rue Beaujon, auprès de sa tante

1. « Comme elle me fait souffrir et comme elle sait bien rendre la vie impossible à tous ceux qui l'entourent. » Lilita Abreu, Carnet, 14 septembre 1911.

2. Carnet, 13 janvier 1910.

3. Lilita Henraux, lettre à Rosa Grancher, 27 janvier 1921.

4. Joseph Grancher, lettre à Lilita Abreu, 5 mars 1906.

qu'elle affectionne particulièrement, loin d'une mère qui la comprend peu, qu'elle comprend mal, dont elle ne partage ni les goûts ni les préoccupations : « Une existence de bête au milieu de bêtes ¹ » pensera-t-elle souvent avec rudesse. Elle ne retournera qu'une seule fois en Amérique du Nord et à Cuba, avant la guerre, pour constater encore une fois que décidément elle ne s'entend pas avec sa mère, à qui peut-être elle ressemble beaucoup.

*

Voici donc Lilita transplantée à Paris. Ses deux frères, pendant ce temps, ont poursuivi leurs études à l'Université de Harvard. C'est là qu'en 1907 arrive un jeune lecteur de français, normalien, boursier de la Fondation Hyde. Il s'agit de Jean Giraudoux.

Jean Giraudoux était l'année précédente précepteur du jeune prince de Saxe-Meiningen, à Munich. Il avait échoué à l'agrégation d'allemand et le goût des voyages lui ôtait le désir de repasser ce concours. Il se posait plutôt la question de savoir comment entrer dans le monde de la diplomatie, comme en témoigne sa demande au Consul de France à Boston. Jean Giraudoux connaît, au moins de réputation, Jean et Pierre Abreu. Son oncle Sabourdy, de la Compagnie fermière de Vichy, lui avait facilité la rencontre à Paris de tout un

1. Carnet, 28 février 1923. Elle écrivait aussi le 13 mars 1918 : « Maman cherche à savoir le passé de Coucoussa, sa guenon. Je suis abrutie et attristée à un point ! C'est l'invasion du passé ! Tout le poids du passé qui revient. » Et, le 17 juillet 1919 : « Cette maison est une tour de Babel pleine de cris humains et de hurlements de bêtes. »

milieu médical et mondain à la fois dont faisaient partie les Grancher : « Le neveu de M^{me} Grancher, écrit-il à ses parents en 1907, parlant de Pierre, habite un luxueux intérieur dans un des immenses dortoirs d'étudiants riches. J'ai fumé chez lui d'excellentes cigarettes de La Havane, importation directe [...]. Il m'a montré des photographies de leur maison, qui est un palais, en m'invitant à en profiter et d'un jeune chimpanzé que sa mère ne quitte jamais et qui vient avec elle à New York, et en Egypte, et en Europe ¹. »

C'est au cours d'un dîner à Harvard que Jean Giraudoux voit pour la première fois une photographie de Lilita. Il ne la rencontrera que deux ans plus tard, en juillet 1909, au cours d'un dîner avec Pierre, rue Beaujon. Lilita est spirituelle, cultivée et surtout très belle. Les hommes la courtisent, les femmes la jalourent : « Ce soir, au dîner chez Paul Adam, j'ai senti pour la première fois l'inimitié des femmes. En rentrant je me suis trouvée très jolie, trop jolie et une grande tristesse s'est emparée de moi ². »

L'hôtel particulier du 36, rue Beaujon, est, aux dires de Louis Pasteur Vallery-Radot, petit-fils de Pasteur et filleul de Joseph Grancher, une maison luxueuse, « bruyante et gaie ³ ». On y rencontre des membres de l'Institut, de l'Aca-

1. Jean Giraudoux, lettres à ses parents, 20 novembre 1907, dans : *Lettres* présentées et annotées par Jacques Body, Paris, Klincksieck, 1975, p. 139.

Dans le roman *Suzanne et le Pacifique* (Paris, B. Grasset, 1921), Jean Giraudoux met en scène un personnage pittoresque : « *La señora Subercuseaux avec ses histoires de singes et Kikina sa chimpanzé.* »

2. Carnet, 20 janvier 1913.

3. Louis Pasteur Vallery-Radot, *Mémoires d'un non-conformiste*, Paris, Plon, 1970, p. 27.

démie de Médecine et des compatriotes de la maîtresse de maison, de très jolies femmes venues de pays exotiques : « Antilles, mer des Caraïbes étaient pour moi des mots féeriques, tout emplis de soleil et de joie ¹. »

De la nièce de son parrain, la jolie brune « venue des îles ² », il souhaite faire sa femme dès 1909. Après de longs moments d'hésitation, elle accepte des fiançailles officielles, en été 1910, qu'elle rompra un an après. Moins amoureuse qu'il ne l'est lui-même, elle est tiraillée entre le désir de rendre heureux et le goût de la liberté. Fascinée par le clan Pasteur, elle rêve de vivre aux côtés de la grand-mère de son fiancé, la femme de Louis Pasteur. Elle veut aussi échapper aux volontés de sa mère soucieuse de lui faire épouser un riche parti. Mais lorsqu'elle arrive à Cuba en février 1911, elle n'ose pas annoncer à sa mère son engagement : « Comment lui parlerai-je de Louis quand elle me nomme déjà toute une liste de prétendants ³ ! » Ils sont nombreux, riches Américains, riches Cubains, qui demandent sa main à La Havane. À Paris on la courtise, également à Cambo. Les Grancher ont pour voisins des personnalités de la bourgeoisie de Paris : le conseiller de préfecture Hoerter a une villa qui n'est pas loin de la villa Rosaenia où Madame Grancher continue de tenir salon, comme du vivant de son mari.

Lilita a noté de son côté la liste de tous ses soupirants français et étrangers. Ils sont soixante-dix : s'y côtoient des personnages politiques (André Maginot) ou des hommes du monde, des figures parisiennes en vue (le fils du préfet Lépine)

1. *Ibid.*, p. 27.

2. *Ibid.*, p. 104.

3. Carnet, 4 février 1911.

SAINT-JOHN PERSE

Lettres à l'Étrangère

De l'Étrangère, dans les *Œuvres complètes* comme dans les collections de la Fondation Saint-John Perse, riche pourtant de milliers d'annotations, feuillets et souvenirs, nulle autre trace que le *Poème* à cette inconnue dédié, dans tout son mystère baroque, avec la simple note accompagnatrice, énigmatique, affirmant un lien entre l'auteur et « *une amie étrangère qui connut aussi l'exil en Amérique* ».

En vain les plus fins limiers de l'histoire littéraire avaient-ils fouillé les bibliothèques. Récemment débusqué par Arthur Knodel, un premier état manuscrit ne livrait rien de l'essentiel : qui était cette femme et qui fut-elle donc ?

Le livre que voici apporte enfin toute la lumière. En outre, les lettres à Rosalia Sanchez Abreu dressent un étonnant monument littéraire qui nous rapproche de l'homme et accroît la grandeur de l'écrivain.

nrf



9 782070 710782



87-V

A 71078

ISBN 2-07-071078-5

120 FF tc